



Tenir des limites

Éviter l'enfumage

Les analyses féministes radicales, historiquement, n'ont cessées d'être attaquées. Et les femmes qui les portent, vilifiées. Ces attaques viennent de tous bords, et servent des intérêts parfois divergents. Nous serions des menaces à la lutte anticapitaliste, en diluant la conscience de classe ouvrière. Nous serions de dangereuses extrémistes, en appliquant une analyse anti-capitaliste au travail domestique où il n'y aurait jamais eu de création de valeur/de rapport capitaliste. Nous serions des menaces au plaisir (sexuel), en prônant des idées pudibondes et rétrogrades. Nous serions des nymphomanes dégénérées, avides de sexe, en prônant une quête jamais assouvie de l'orgasme. Nous serions des menaces à l'ordre naturel des choses, où nous pousserions les femmes à prendre la culotte. Nous serions des menaces à la révolution de genre, en prônant un essentialisme biologique. Nous serions tout et son contraire, des épouvantails à brandir par tout un chacun, en fonction de l'opportunité du moment.

Et nous, par honnêteté intellectuelle, nous répondons à toutes ces attaques. Nous lisons les critiques, nous prenons le temps d'y réfléchir. Nous creusons les sujets, nous nous informons, nous répondons, nous faisons l'effort de construire des réponses argumentées, point par point, détaillées. Cela sert-il à quelque chose ? Peut-être. De ce qu'en j'en vois, cela sert surtout à nous épuiser. Vouloir faire la démonstration de notre bonne foi ne sert à rien, puisque les critiques qui nous sont adressées le sont rarement – de bonne foi.

Nous nous épuisons de vouloir être exhaustives.

Alors ce texte, je l'écris pour moi, pour toi, pour nous. Pour me/nous recentrer sur les quelques arguments qui suffisent et devraient suffire. Ces quelques arguments sont des limites infranchissables, des STOP, que ni nous-mêmes, ni nos allié.es ne devraient essayer de faire tomber. Des limites qui sont aussi, de mon point de vue, des prérequis à toute organisation un tant soit peu féministe. Des limites dont j'ai personnellement besoin pour pouvoir m'organiser sur des bases féministes.

Ces arguments sont des boussoles dans la tempête patriarcale. Des bases solides auxquelles nous pouvons nous accrocher lorsque les attaques incessantes parviennent à nous faire perdre le nord. Aujourd'hui, les attaques qui me poussent à écrire cette brochure tournent autour de l'injonction au « respect des identités de genre ». Mais je ne suis pas dupe. Je sais que ces attaques seront bientôt remplacées par d'autres, au grès du développement historique des mouvements de lutte et des intérêts patriarcaux. Les arguments que j'expose ici me semblent mobilisables face à de très nombreuses attaques. Qu'elles viennent d'hommes de droite, d'hommes de gauche, de personnes non-binaires, queer, gay, d'intérêts à réprimer les femmes ou d'intérêts à contrôler nos élans vers la liberté, d'intérêts à obtenir du travail gratuit ou d'intérêts à obtenir des services payants.

Argument n°1 : Les ennemi.es de mes ennemi.es ne sont pas automatiquement mes ami.es.

Cette idée, je l'ai entendue de la bouche d'hommes anarchistes. Il m'a fallu du temps pour comprendre ce qu'ils voulaient dire par là. Et il m'a fallu encore plus de temps pour me rendre compte qu'ils avaient raison.

Le pouvoir peut réprimer des opposant.es, ce n'est pas pour ça que les opposant.es frappé.es par la répression partagent des idées et des pratiques essentielles à l'anarchisme – au hasard : une position anti-autoritaire. Et donc, le pouvoir peut réprimer des opposant.es ; du moment que ces opposant.es

ont des positions autoritaires, les anarchistes que j'ai côtoyés ne se sentiront jamais de les considérer comme des alliés.es.

Je suis d'accord avec cette analyse. Et maintenant je vais me l'appliquer à moi-même, dans un contexte féministe :

Vrai : le pouvoir réprime et violente toute personne déviant des attentes patriarcales. Pour autant, ce n'est pas parce que je suis féministe que je dois considérer comme alliés.es toute personne réprimée pour non conformité patriarcale. Et ce n'est pas parce que je suis féministe que je devrais inclure toute personne victime de répression sur la base d'une non conformité patriarcale.

L'histoire nous a montré que les hommes gays étaient et sont victimes de répression patriarcale, parce qu'ils dévient de la loi hétérosexuelle. Pour autant, de nombreux hommes gays se sont montrés de véritables ennemis dans la lutte féministe. La répression qu'ils subissaient ne faisaient pas automatiquement d'eux nos amis. Il en va de même avec les personnes non-binaires, agenres, trans... Il en va de même avec les hommes qui partagent certaines de mes/vos conditions de vies (pauvreté, racialisation, exploitation...). Il en va de même avec certaines femmes, que nous n'incluons évidemment pas lorsque nous nous organisons, mais là personne ne trouve rien à y redire.

L'injonction à l'inclusion n'est rien d'autre qu'une injonction à l'aveuglement. Une injonction à croire que les ennemi.es de nos ennemi.es sont nos ami.es. C'est faux, tout simplement. Et parce que c'est faux, je rejette toute obligation à l'inclusion.

Il faut quand même remarquer une chose : lorsque les anarchistes que j'ai côtoyé affirmaient que les autoritaires subissant de la répression n'étaient pas pour autant leurs alliés, tout le monde respectaient la limite qu'ils venaient de poser. Ils n'avaient pas à se perdre en explications et en justifications. Lorsque moi, féministe, je pose la même limite vis-à-vis des personnes subissant de la répression patriarcale, il y a toujours des personnes pour m'accuser, au choix, d'essentialisme, de transphobie, de radicalisme mal placé, ou que sais-je encore. Antiféminisme, quand tu nous tiens.

Argument n°2 : Personne ne devrait pouvoir exiger de moi que je prenne soin d'ellui.

Pour comprendre cet argument, il faut avoir été assignée fille à la naissance, il faut avoir subi l'endoctrinement patriarcal toute son enfance, il faut avoir été punie pour avoir osé penser à soi, il faut avoir été frappée pour avoir osé dire 'non'. Le comprendre avec son cerveau, et le comprendre avec ses tripes. Les personnes assignées garçon à la naissance, dans le meilleur des cas, en mobilisant toute l'empathie en leur capacité, n'arriveront qu'à un ersatz de compassion.

Et surtout, pour comprendre cet argument, il faut connaître l'amertume d'avoir à lutter contre soi-même. Combien de fois j'ai dû me faire violence, aller contre ma socialisation de femme, lutter contre cet élan qui me soufflait « Il(le) souffre, le reste n'a aucune importance, prends soin de (el)lui bon sang ! ». Combien de fois j'ai dû rationaliser ma capacité à compatir, ma capacité à me mettre à la place d'autrui, me dire « Ce travail de soin est sexué. C'est une attente patriarcale. Le fait que je me sente utile lorsque je prends soin d'autrui n'est pas une preuve de ma gentillesse, ce n'est pas une preuve de mon investissement dans la lutte, c'est une preuve de ma position de paillason, qui doit faire plaisir à ses maîtres pour exister ».

Pour devenir féministe, il faut se faire violence et accepter de limiter son investissement personnel dans la douleur d'autrui. Mettre des bornes, des limites. Choisir quand je me m'investis, pour qui, pour quoi, dans quel contexte, pour quelles raisons. Et surtout, ne pas se sentir coupable lorsque je délaisse des gens en souffrance. Ce n'est pas mon rôle de répondre à n'importe quelle souffrance, dans n'importe quel contexte. Ce n'est pas mon rôle, et pire, si je m'y appliquais, cela réduirait ma capacité critique.

Il m'est effrayant de constater une recrudescence des injonctions à « prendre soin » faites aux femmes. Particulièrement dans un contexte militant. Oui, plein de gens souffrent de la répression (patriarcale, entre autres). Pour autant, cela ne leur confère pas un droit à exiger que des femmes prennent soin d'(el)leux. Lorsque je suis confrontée à des personnes qui exigent que je les respecte (sur des bases identitaires, en plus), qui exigent que je leur fasse une place, qui exigent que je me taise, qui exigent que je les écoute et que je les valide et que je sois d'accord et que j'aie dans leur sens de manière inconditionnelle... toutes ces exigences me renvoient à ma socialisation de femme. Je ne vois pas de différence entre ce que m'ont fait subir les hommes que j'ai connus et ce que me font subir ces personnes qui prétendent s'organiser sur des bases 'féministes'. Cela revient toujours au-même : « Écoute-moi, aie de l'empathie pour moi, et surtout tais-toi ». Et si jamais j'ose exprimer un désaccord, une opposition, quelle qu'elle soit, cela est vécu comme une violence insupportable. Comme pour n'importe quel homme auquel j'ai dit non.

Prendre soin d'autrui est une activité prenante. Pour prendre soin, j'engage du temps, de l'énergie et de l'empathie. Je m'implique émotionnellement et accepte de me faire drainer par la personne qui a besoin de soutien. Cette activité, je dois m'y engager en pleine conscience. Dès lors que je m'y engage sous la contrainte, par chantage émotionnel, par peur des représailles, il y a aliénation et extorsion.

Je refuse et continuerai à refuser qu'on me force la main pour prendre soin d'autrui. Toutes les insultes, toutes les menaces de violence physique, tous les risques d'exclusion sociale n'y changeront rien.

Argument n°3 : Prioriser les personnes assignées filles à la naissance est une position féministe valable.

Il me semble impossible de lutter contre le patriarcat tant que l'on n'a pas compris ce qu'était le sexe, et plus particulièrement le viol. Il y aurait matière à écrire un livre complet sur ce sujet, donc je ne vais pas m'embarquer là-dedans. C'est parce que j'ai une compréhension particulière du sexe, et du viol, que je décide de prioriser les personnes assignées filles à la naissance. C'est parce que j'ai une compréhension particulière du sexe, et du viol, que je me méfie de toute personne assignée garçon à la naissance.

Il ne s'agit pas d'une peur infondée. Il ne s'agit pas d'essentialisme. Il s'agit d'endoctrinement, de peur injectée à coup de violence, de façonnage de la personnalité, de la pose d'œillères pour me faire sentir plus vulnérable que je ne le suis réellement. Et surtout, il s'agit d'années de constats successifs, où j'ai vu, vu et vu encore des personnes assignées garçon à la naissance prendre sexuellement ce qu'elles pensaient leur revenir de droit – c'est à dire des connaissances assignées fille à la naissance.

Ces attitudes patriarcales, je ne peux plus les tolérer. Ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans le futur. Lorsque je passe du temps avec des personnes assignées garçon que je connais depuis un

moment, je n'oublie jamais le mal qu'elles ont fait. Je me remémore les visages de leurs victimes, quasiment toujours assignées filles à la naissance, quel hasard. Lorsque je rencontre pour la première fois des personnes assignées garçons à la naissance, ma première pensée va aux filles et aux femmes qui les ont côtoyées avant moi.

Et je me demande :

- Combien de filles as-tu agressées dans la cour de l'école ?
- As-tu une sœur ? L'as-tu violée ? As-tu outrepassé son intimité ?
- As-tu eu des amies dans l'enfance ? Leur as-tu forcé la main pour qu'elles te montrent sous leurs jupes ? Les as-tu violées ?
- As-tu déjà couché avec une femme ? L'as-tu violée ?
- As-tu déjà eu des amies ? Les as-tu déjà manipulées pour qu'elles prennent soin de toi ? Qu'elles te réconfortent ? Qu'elles te fournissent des services sexuels et/ou sexuels ? Les as-tu déjà violées ?
- T'es-tu déjà allié avec ton père, contre ta mère, pour lui en faire baver à cette esclave qui ne répondait pas correctement à tes attentes ?

Je sais qu'il y a peu de chance que j'obtienne un jour des réponses à ces questions. Tout simplement parce qu'il y a peu de chance que je puisse rencontrer toutes les personnes assignées filles qui ont un jour croisé la route de cette personne assignée garçon. Mais alors, si je ne peux pas obtenir de réponse, il y a un choix à faire : soit je choisis que le doute doit profiter à la personne assignée garçon, soit je choisis que le doute doit me faire rester sur mes gardes.

Je choisis la deuxième option. Je refuse de prendre le risque de me lier d'amitié avec une personne socialisée garçon, lorsqu'il est possible que quelque part, une personne assignée fille le tienne dans son cœur pour violeur.

Cette position, radicalement féministe, je l'assume. Je ne pourrais pas vivre avec moi-même si je prenais le risque d'enterrer une personne qui, de par l'assignation fille qui lui a été faite à la naissance, a vécu des violences patriarcales. Et ce, quelques soient les souffrances endurées par la personne assignée garçon qui attend de moi que je l'écoute, que je l'entende et que je prenne soin d'elle.

Pour cette raison, je lutte toujours pour la possibilité de s'organiser en non-mixité féministe entre personnes assignées filles à la naissance. Je refuse de céder sur ce type de non-mixité. Et je refuse de céder les quelques espaces où cette non-mixité existe encore.

Ces trois arguments suffisent à se prémunir de tous les chantages, de toutes les pressions, de toutes les menaces. Ces trois arguments suffisent à démontrer la misogynie de ceux qui chercheraient à nous forcer la main, sur quelque sujet que ce soit.

N'allons pas plus loin. Nous justifier outre mesure reviendrait à laisser croire que nous avons quelque chose à nous reprocher. Certaines personnes retombent vite dans des automatismes de petits juges lorsqu'elles ont face à elles des féministes qui ne se laissent pas faire.